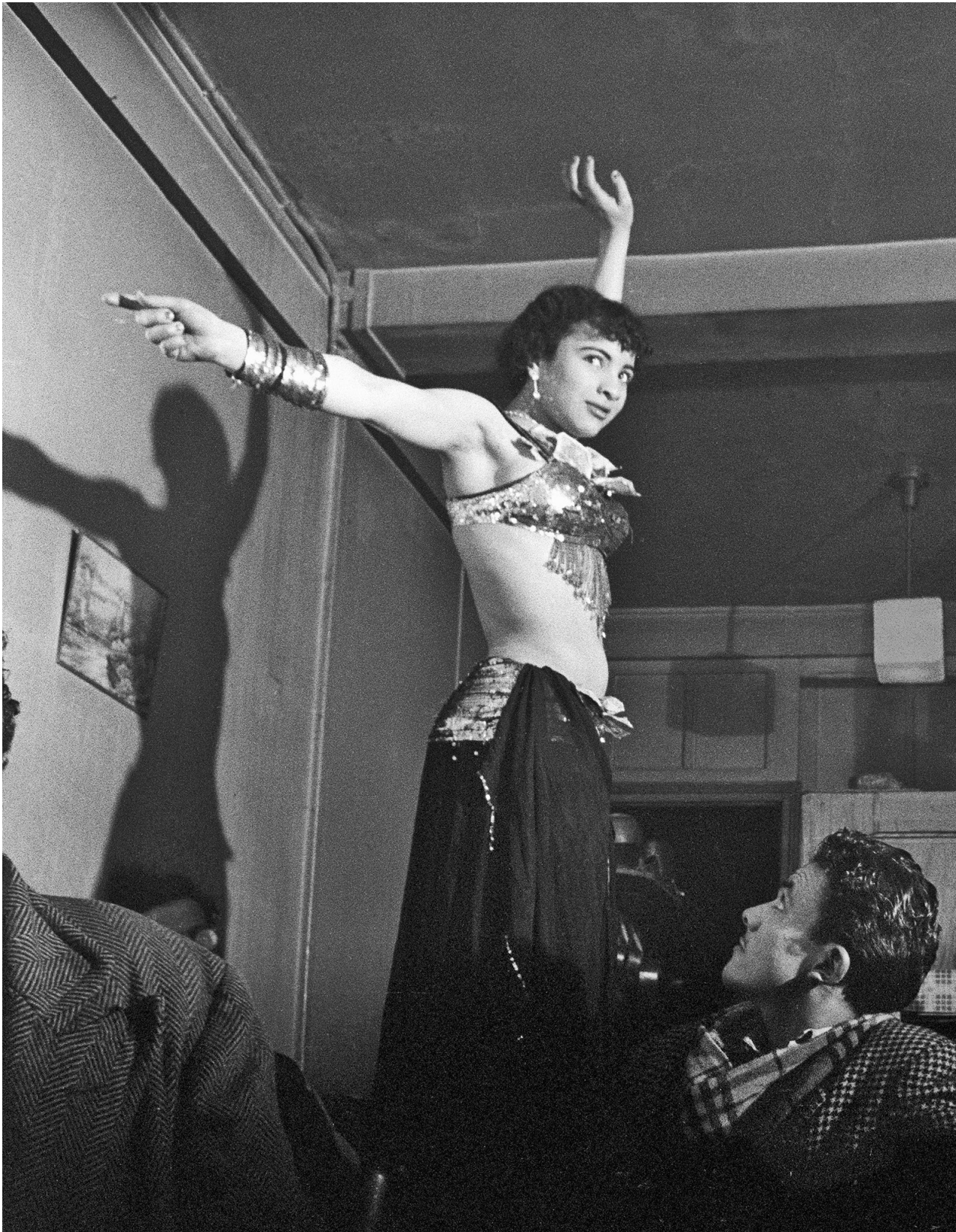




Danseuse kabyle dans le quartier de Barbès, 1955. Photographie de Pierre Boulat extraite de la série *Les Nord-Africains de Paris* – 1955. © PIERRE BOULAT – MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION, PALAIS DE LA PORTE DORÉE, PARIS

BRANCHÉE, LA SONO MONDIALE?

Deux expositions parisiennes invitent à penser l'influence des mouvements migratoires sur la pop culture occidentale. Sans l'avoir prévu, elles se font écho

JULIE HENOCH

Musique ► Le Musée de l'histoire de l'immigration, à Paris, donne à voir «Paris-Londres. Music Migrations (1962-1989)», une exposition musicale didactique. Au même moment, la Maison européenne de la photographie donne carte blanche à

l'artiste anglo-marocain Hassan Hajjaj, pour une flamboyante rétrospective de l'un des artistes les plus en vue du moment.

Cap sur le Palais de la Porte dorée pour la première des deux propositions. Le bâtiment construit pour l'exposition coloniale de 1931 est un peu angoissant. Massif, il abrite aujourd'hui, après maintes ter-

giversations et appellations tour à tour problématiques, le Musée de l'Histoire de l'immigration. Et au sous-sol, un grand aquarium. L'exposition tente de montrer comment Londres et Paris sont devenues les capitales multiculturelles qu'elles sont aujourd'hui, et passe l'underground musical des Trente glorieuses au peigne fin. Un

parcours dont la très grande richesse documentaire contrebalance le côté un peu scolaire et brouillon de la scénographie.

Il faut s'enfoncer d'abord dans un étroit couloir sombre où, sur écran géant, la jeunesse caribéenne en noir et blanc danse le ska, une archive télévisée de la BBC. Son rythme entêtant nous suit dans un parcours

d'abord sinueux chargé de photographies, pochettes de disque et objets en tous genre, où les mélodies ne tardent pas à se mêler, avant de déboucher sur une grande salle claire dont la perspective, vertigineuse, laisse entendre que nous en avons encore pour plusieurs heures. C'est un entrelacs de cimaises en bois, stands et pancartes variées annonçant le caractère révolutionnaire des événements à découvrir.

Comme point de départ, donc, 1962, qui est à la fois l'année de l'indépendance de l'Algérie et de la Jamaïque, jusqu'alors respectivement française et britannique. Les travailleurs immigrés affluent dans les quartiers abandonnés du centre de Londres; à Paris, c'est dans les banlieues, exception faite de Barbès, qu'on les parque. Charge à ces populations de trouver les moyens de fortune pour se rassembler et partager le blues de l'exil. Ici et là, dans les squats délabrés et les bars d'arrière-cour, le raï et le reggae, surtout, résonnent. C'est aussi dans ces lieux en marge que la jeunesse européenne, qui passera des yéyés au garage puis au punk, trouve un certain refuge contre l'ordre établi, et élabore ses premières révoltes.

«La jeunesse emmerde le Front national»

De part et d'autre, plusieurs événements xénophobes déclenchent des initiatives citoyennes pour les droits des immigrés, qui organisent de grands concerts et manifestations monstres. A Londres, la communauté afro-caribéenne crée son sulfureux carnaval de Notting Hill, en 1966, devenu une institution.

Don Letts, alors DJ au Roxy, joue un rôle crucial dans la capitale britannique en faisant découvrir le reggae et le dub aux punks. Les radios pirates londonniennes diffusent ces nouvelles musiques, tout comme les premiers sound-systems importés de Jamaïque. A Paris, c'est le grand boom des radios libres, dont Radio Nova initiée par Jean-François Bizot, secondé par l'Irlandais biberonné au sons d'outre-Manche, Andrew Orr, qui rêvent ensemble d'une «sono mondiale», intégralement métissée.

On suit ainsi pas à pas la naissance de groupes comme Madness ou les Specials d'un côté, Bérurier Noir, Mano Negra, Les Nègresses Vertes de l'autre, mais aussi les incessants échanges entre Londres et Paris: Serge Gainsbourg s'offrant les musiciens de Bob Marley pour sa «Marseillaise» version reggae; Rachid Taha qui fait du rock raï punk avec son groupe Carte de Séjour; Linton Kwesi Johnson en visite à Paris... mais aussi la politique conservatrice de Thatcher, et les ambitions multiculturelles de Mitterrand.

Terme problématique

L'étiquette «world music» apparaîtrait pour classer ces musiques venues d'ailleurs dans les bacs des disquaires, terme problématique pour son côté ghettoïsant, peu représentatif de la variété et des singularités culturelles à l'œuvre. Dont celles de l'essor des musiques africaines avec les figures de proue que sont Salif Keita, Youssou N'Dour, Manu Dibango,

elles aussi passées en revue. Dans un coin, un mannequin porte une des fameuses tenues de scène de Fela Kuti, inventeur de l'afrobeat et de la République de Kalakuta.

Un jeune parisien devient un temps son producteur: Martin Meissonnier. Incontournable faiseur de musique, tour à tour journaliste et producteur, organisateur du premier festival raï à Bobigny en 1986, il a servi d'œil extérieur aux curateurs de l'exposition. Il nous avouera, dans sa coquette maison-studio de Montreuil: «Franchement, ils ont bossé comme des fous. Cette histoire était entièrement à faire.» On le croit sur parole, tant la somme d'informations nous tourne la tête, tout en

L'exposition tente de montrer comment Londres et Paris sont devenues les capitales multiculturelles qu'elles sont aujourd'hui

nous délectant d'anecdotes à voir et à entendre, jusqu'à l'avènement des cultures urbaines et l'arrivée du hip-hop – d'Asian Dub Foundation à NTM –, avec l'envie irrépressible de voir l'exposition se prolonger jusqu'à nos jours. Le catalogue d'exposition lui aussi est une mine d'informations, théorique et richement illustrée. Un ouvrage de référence précieux, qu'on recommande.

Universalité vs multiculturalisme

Si, comme l'avance Bourdieu, l'entrée d'une culture au musée signifie en quelque sorte le début de la fin, qu'en est-il ici? Pour Martin Meissonnier, «c'est la fin de ces musiques, tout simplement. Les gamins n'écoutent pas ça. Internet a tout changé. On peut aujourd'hui être fan de tout ce qui vient de l'autre bout du monde sans se déplacer.» Plus besoin de militer pour l'avènement d'une «sono mondiale», puisque nous sommes entrés dans une culture mondialisée. Les enjeux se sont déplacés.

Comparer Londres et Paris a l'avantage de donner à voir plus précisément comment la France et le Royaume-Uni ont géré leurs nouveaux arrivants, et quels problèmes se sont dès lors posés. D'un côté, une volonté d'universalité via l'intégration au cadre républicain: assimilation et discrétion. De l'autre, un multiculturalisme de cohabitation des communautés avec l'instauration, au Royaume-Uni en 1976, d'une politique de lutte contre les discriminations. Chose qui peine toujours à être mise en œuvre dans l'Hexagone, enlisé dans des débats infinis et des lois liberticides, actuellement autour de la question du voile. ■

«Paris-Londres. Music Migrations (1962-1989)», à voir jusqu'au 5 janvier 2020 au Musée de l'Histoire de l'immigration, Paris, www.histoire-immigration.fr

Lire aussi page suivante.